

HOMÉLIE 28

«Mais soit, je ne vous ai pas été à charge; seulement, artificieux comme je l'étais, je vous ai pris dans mes pièges. Me suis-je néanmoins servi de quelqu'un de ceux que je vous ai envoyés pour vous surprendre. J'ai prié Tite d'aller vers vous, avec un autre de nos frères. Tite vous a-t-il circonvenus ? N'avons-nous pas suivi le même esprit et marché dans la même route ?»

1. Ces paroles de Paul sont assez obscures, mais n'ont pas été dites inutilement et sans but. Comme il abordait une question d'argent, et voulait à cet égard justifier pleinement sa conduite, on ne doit pas s'étonner qu'il y ait quelque obscurité dans son langage. Quelle en est cependant la signification ? L'Apôtre avait dit : Je n'ai rien reçu, je suis même prêt à donner, à tout dépenser pour vous. De semblables protestations se renouvellent dans sa précédente lettre et dans celle-ci. Il dit maintenant autre chose, il prévient en quelque sorte une objection et la résout d'avance. Voici donc quel est le sens de ce qu'il dit ici : Quant à moi, je n'ai rien reçu de vous sans doute; mais quelqu'un pourrait prétendre que, si je n'ai rien reçu par moi-même, j'ai pris soin de vous envoyer artificieusement des hommes chargés de vous demander en leur nom, que j'ai dès lors reçu par leur entremise, de manière à me tenir en dehors de tout soupçon. Eh bien, personne qui puisse formuler cette accusation, et vous m'en êtes témoins vous-mêmes. De là cette forme interrogative sous laquelle le discours se produit : «J'ai prié Tite d'aller vers vous avec un de nos frères. Tite vous a-t-il circonvenus ?» N'a-t-il pas marché dans la voie que j'ai suivie moi-même ? C'est dire : Il n'a pas plus reçu que moi.

Quelle ampleur et quelle solidité dans cette justification ? Il ne lui suffit pas d'avoir lui-même conservé ses mains pures, il a su donner la même délicatesse à ses envoyés; et de la sorte il ne laisse aucune prise à la malveillance la plus obstinée. Cette conduite l'emporte de beaucoup sur celle du Patriarche. Quand celui-ci revint victorieux, le roi lui donnant les dépouilles, il ne voulut rien accepter, à part ce qu'avaient mangé ses compagnons; l'Apôtre ne consent pas même à recevoir la nourriture nécessaire, et ne permet pas non plus à ses compagnons de l'accepter; ce qui ferme absolument la bouche à l'impudence elle-même. Ce n'est pas lui qui l'atteste en son propre nom, ce n'est pas lui précisément qui rend cet hommage à ses disciples; ce sont les Corinthiens, chose bien préférable, qui témoignent de ce fait; il sera donc justifié, non par sa propre défense, mais par leur jugement. Or, ce n'est que dans les choses manifestes et quand nous sommes parfaitement sûrs de notre droit, que nous nous en rapportons aux autres. Déclarez, semble-t-il dire, si quelqu'un de mes envoyés vous a circonvenus. Il n'émet pas simplement l'idée d'un don accepté; l'expression dont il se sert indique une espèce d'obsession et de fraude; ce qui les confond d'autant plus. Il ne se borne pas à nommer Tite; sa question est générale : «Est-ce que quelqu'un ... ?» Je ne veux pas que vous puissiez dire : Si celui-ci n'a pas accepté, celui-là s'est montré plus facile. Pas un de mes envoyés n'a rien reçu. «J'ai prié Tite.» Il y a là comme une accusation. Au lieu de dire qu'il a donné mission, il déclare qu'il a prié, montrant par là que, si le disciple avait reçu quelque chose, il aurait usé d'un droit; et cependant il a gardé ses mains pures. Paul leur fait ensuite cette question : «Est-ce que Tite vous a circonvenus ? n'avons-nous pas marché dans le même esprit ?» Que signifie cette dernière expression ? Qu'il rapporte tout à la divine grâce, que tout cet éloge n'est pas mérité par leurs travaux, et qu'il remonte à l'Esprit saint, dont la munificence s'est ainsi manifestée.

C'est réellement une grâce de premier ordre que des hommes dénués de tout et souffrant la faim n'aient rien accepté de ceux qu'ils instruisaient. «N'avons-nous pas suivi les mêmes traces ?» Mes disciples n'ont pas commis la plus légère déviation, ils ont suivi avec une parfaite exactitude la ligne qui leur était tracée. «Pensez-vous encore que nous nous excusons auprès de vous ?» Partout il manifeste la crainte de pouvoir être accusé de flatterie. Quelle sagesse dans l'Apôtre, comme il revient souvent à de telles précautions ! Il disait antérieurement : «Nous ne venons pas nous recommander encore, mais plutôt vous fournir l'occasion de vous glorifier;» (II Cor 5,12) et vers le commencement de l'Épître : «Avons-nous besoin de lettres de recommandation ? Tout a votre édification pour but.» (Ibid., 3,1) Paul leur parle de nouveau sur le ton de la douceur. Il ne leur dit pas d'une manière ouverte : C'est parce que vous êtes faibles que nous ne recevons rien de vous; mais bien : C'est pour votre édification. «Je crains qu'en venant chez vous, je ne vous trouve pas tels que je vous désire, et que vous ne me trouviez pas non plus tel que vous me voudriez.» Il va leur dire quelque chose d'important et de pénible; et de là les atténuations dont il le fait précéder : «Tout a votre

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

édification pour but. Je crains ...» On voit qu'il adoucit d'avance les aspérités de son langage. Ce n'est plus ici la décision et l'autorité d'un maître, c'est le prudent amour d'un père, plus effrayé de la correction qu'il doit exercer que les coupables eux-mêmes ne le sont d'avoir à la subir.

Il ne frappe pas encore, il ne se prononce même pas, il est dans le doute : «Peut-être ne vous trouverai-je pas tels que je vous désire.» Au lieu de compléter ainsi sa pensée : Zélés pour la vertu, «tels que je vous désire,» a-t-il dit, employant toujours les expressions de la tendresse. Le mot «je ne vous trouve,» marque déjà la crainte d'une surprise, de même que celui-ci, «vous ne me trouviez.» Ce ne sera pas un acte libre et spontané, ce sera une nécessité dont la cause est en vous : «... vous ne me trouviez tel que vous ne me voudriez pas.» L'expression est plus forte que s'il avait dit : «... tel que je ne voudrais pas.» Sa volonté était désormais arrêtée, volonté réelle, quoiqu'elle ne fût pas un choix. Il pouvait bien redire : «... tel que je ne voudrais, et mieux témoigner ainsi son amour; mais il ne veut pas jeter l'abatement dans les âmes. Le discours eût même été plus incisif; tel qu'il est cependant, il les frappe davantage, tout en demeurant empreint de douceur. C'est le propre de la sagesse de Paul, de montrer d'autant plus de mansuétude dans la correction qu'il enfonce plus avant le fer dans la plaie. Il dissipe ensuite l'obscurité de ses premières paroles, en ajoutant : «Pour éloigner les querelles, les jalousies, les emportements, les détractations, les murmures, les pensées d'orgueil.» Il exprime après coup ce qu'il eût paru devoir dire tout d'abord; car leur arrogance s'était déjà manifestée contre lui. C'est pour qu'on ne l'accuse pas de commencer par ce qui l'intéresse, qu'il a d'abord émis des considérations générales.

2. Tous les travers dont il fait l'énumération, les calomnies, les accusations, les disputes, proviennent de l'envie. Comme une racine funeste, l'envie produit les récriminations, l'arrogance et les autres choses énoncées, qui l'augmentent à leur tour. «De peur que, lorsque je serai venu, Dieu ne m'humilie de nouveau parmi vous.» – «De nouveau,» c'est un reproche de plus. Le mal antérieur était assez grave, semble-t-il leur dire ici. Il leur avait dit au commencement de la lettre : «C'est pour vous ménager que je ne me suis pas rendu à Corinthe.» (II Cor 1,23) Comme il sait mêler la bienveillance et la sévérité ! Quelle est cette humiliation dont il parle ? C'est plutôt un honneur de porter une accusation, d'infliger un châtement, d'instruire une cause, de s'asseoir sur un tribunal; et voilà qu'il le déclare une humiliation. Mais il était tellement éloigné de rougir, de se sentir humilié de ce que sa personne n'avait aucun éclat, ainsi que sa parole, qu'il eût voulu demeurer toujours dans cette position et ne jamais en avoir une autre. Il s'explique mieux en avançant, il déclare que c'est bien une humiliation d'être dans la nécessité de reprendre et de punir. Au lieu de dire : Je crains d'être humilié quand je serai venu, pourquoi dit-il : «Je crains que Dieu ne m'humilie ?» – Si ce n'était pas à cause de Dieu, cela ne me donnerait ni confusion, ni sollicitude. Ce n'est pas en mon nom, et comme revêtu d'une autorité personnelle, que j'exerce un châtement; c'est uniquement par son ordre. – Il avait dit plus haut : «De peur que vous ne me trouviez tel que vous ne me voudriez pas;» et maintenant il baisse le ton, sa parole devient plus douce et plus touchante, il dit : «... et que je ne sois obligé de pleurer sur beaucoup de ceux qui ont précédemment péché.» Le péché n'est pas l'unique sujet de sa peine; il ajoute aussitôt : «... et qui n'ont pas fait pénitence.» Ce n'est pas tous, c'est un grand nombre; et encore ne les distingue-t-il pas, pour mieux leur faciliter le retour vers le bien. Il pleure sur ceux qui n'ont pas eux-mêmes pleuré sur leurs désordres, dont le mal est sans espoir de guérison, qui gardent obstinément leurs blessures; et par là même il montre l'heureuse efficacité du repentir.

Reconnaissez donc cette vertu vraiment apostolique : Paul n'a rien à se reprocher, il gémit sur les maux des autres, il est comme accablé sous le poids de leurs prévarications. C'est à ce trait surtout qu'on reconnaît un maître; à sa commisération pour les revers de ses disciples, aux larmes qu'il répand, à ses déchirants soupirs sur les plaies dont ils sont atteints. L'Apôtre désigne ensuite l'espèce du péché commis : «De la fornication et de l'impureté dans laquelle ils sont tombés.» Il nomme la fornication sans doute; mais on peut comprendre sous ce nom, avec une attention sérieuse, tous les genres de péché. Si la fornication et l'adultère méritent avant tout une pareille qualification, il ne s'ensuit pas que tout péché ne rende une âme impure. Le Christ appelle lui-même les Juifs impurs, non seulement à cause de la fornication, mais de plus à cause d'une iniquité quelconque. C'est ainsi qu'il leur reproche de ne purifier que l'extérieur : «L'homme n'est pas souillé par ce qui entre dans sa bouche, mais bien par ce qui en sort.» (Mt 13,25; 15,11) Il a été dit ailleurs : «Immonde est auprès du Seigneur tout homme dont le cœur est gonflé d'orgueil.» (Pro 16,6) – Cette parole est frappante de justesse. En effet, de même que rien n'est plus pur que la vertu, de même rien

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

n'est plus impur que le vice; l'une éclipse les rayons du soleil, l'autre est plus fétide qu'un cloaque. Ceux-là pourraient l'attester qui se vautrent dans cette boue, qui vivent dans les ténèbres, s'il était possible de leur ouvrir un peu les yeux.

Tant qu'ils restent vis-à-vis d'eux-mêmes, s'enivrant des mêmes passions, plongés qu'ils sont dans l'obscurité, ils se couvrent sans cesse de nouvelles ignominies; ce qui ne les empêche pas de sentir même alors, quoique imparfaitement, leur dégradation; mais quand un homme vertueux vient leur adresser quelque reproche, ou simplement se présenter à leurs yeux, ils comprennent d'une manière bien plus évidente leur déplorable état, et, comme s'ils étaient frappés d'une vive lumière, ils s'efforcent de cacher la honte de leur conduite; ils rougissent devant ceux qui en sont les témoins, seraient-ils eux-mêmes libres, et ceux-là des esclaves, auraient-ils le pouvoir royal, et ceux-là dépendraient-ils de ce pouvoir. Ainsi, dès qu'il aperçut Elie, Achab fut couvert de honte, avant même que le prophète eût rien dit, saisi par la vue seule. L'accusateur se tait, et c'est lui-même qui porte sa sentence de condamnation, en poussant le cri les coupables qu'on surprend : «Tu m'as trouvé, implacable ennemi.» (III R 21,20) Cette parole nous montre avec quelle sainte liberté le prophète devait parler au tyran. De même, Hérode, ne supportant pas la honte des reproches qui lui étaient adressés, cette voix forte et rayonnante d'un nouveau prophète, lumière qui l'entourait d'une importune splendeur, renferma Jean dans la prison, comme pour éteindre le lambeau qui le montrait dans sa nudité, et pouvoir de nouveau vivre dans les ténèbres. Lui-même, cependant, n'osait pas l'éteindre, et se bornait à le mettre sous le boisseau, dans les bas-fonds de sa demeure; c'est cette misérable et vile femme qui le contraignit à porter le fatal arrêt. Mais, au lieu de pouvoir étouffer ainsi la voix accusatrice, on ne fit qu'en redoubler l'énergie. Quiconque demandait alors pourquoi Jean était en prison, apprenait le motif de cette inique mesure; et depuis, dans toutes les contrées de l'univers, sur mer comme sur terre, les générations écoulées, présentes et futures, n'ont jamais ignoré et n'ignoreront jamais ce drame ourdi par d'infâmes passions, ce que c'est que la volupté, quel sang elle fit répandre; les siècles auront beau s'accumuler, ils n'effaceront pas de tels souvenirs.

3. Quelle grande chose que la vertu ! la mémoire en est impérissable, elle a le pouvoir avec la parole seule de frapper ses ennemis. Pourquoi donc le jeta-t-il en prison ? qu'avait-il à faire ? le dédaigner. Est-ce que Jean allait le faire comparaître devant son tribunal, lui demander compte du scandale donné ? N'était-ce pas une simple représentation qu'il faisait entendre ? Que craignait donc le tyran, et pourquoi tremblait-il ? N'était-ce pas là de simples paroles ? Sans doute; mais elles blessaient plus vivement que les actions. Jean ne traînait pas le coupable devant un tribunal extérieur; mais il le traduisait devant cet autre tribunal qui se dresse dans la conscience, il lui donnait pour juges toutes les intelligences capables de porter un libre jugement. Voilà pourquoi le tyran tremblait de crainte, ne pouvant soutenir l'éclat de la vertu. Quelle grande chose que la philosophie ! Elle faisait qu'un homme chargé de fers éclipsait un monarque, et que ce monarque le redoutait. Hérode cependant s'était contenté d'imposer des chaînes; c'est une femme dépravée qui le pousse à verser le sang; ce qui n'empêche pas que le reproche ne s'adressât principalement à lui. Le juste n'était pas venu dire à cette femme : Pourquoi vivez-vous avec le roi ? Ce n'est pas assurément qu'elle n'eût un compte à rendre; mais c'est par une autre voie qu'il voulait tout corriger. Il va droit à Hérode, et ses reproches sont encore bien modérés. Il ne lui tient pas ce langage : Homme pervers et le plus pervers de tous les hommes, sacrilège contempteur des lois de Dieu, tu les a foulées aux pieds, tu n'as pris conseil que de ta puissance ? Rien de pareil, et dans les reproches mêmes, quelle réserve et quelle douceur ! «Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de Philippe, votre frère.» (Mc 6,18)

C'est plutôt un enseignement qu'une accusation; il instruit plus qu'il ne châtie; il ramène à l'ordre et ne dénonce pas; c'est une sage correction et non une attaque violente. Mais, je l'ai dit, le larron n'aime pas la lumière; la simple vue du juste est intolérable aux pécheurs : «Il nous pèse rien qu'à le voir.» (Sag 2,14) Les méchants ne supportent pas plus les rayons de la vertu que des yeux malades ne supportent ceux du soleil. Ils n'en détestent pas seulement la vue, ils en repoussent aussi la voix. Aussi cette femme, tombée au dernier degré de l'abjection, corruptrice, disons mieux, meurtrière de sa propre fille, n'eut de repos qu'après avoir fait égorger un homme qu'elle n'avait jamais vu, qu'elle n'avait pas entendu même; et, cette fille qu'elle avait élevée pour le déshonneur, elle la conduisit jusqu'au meurtre, tant le juste lui causait d'effroi. Que dit-elle ? «Donnez-moi ici, dans un plat, la tête de Jean-Baptiste.» (Mt 14,8) Dans quels précipices vas-tu donc rouler, malheureuse, insensée ? Jean vient-il faire entendre une voix accusatrice ou t'importuner de sa vue ? D'autres disaient : «Il nous pèse rien qu'à le voir.» Pour celle-ci, c'est même à l'entendre, ainsi que je l'ai déjà

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

remarqué. De là cette parole : «Donnez-moi ici, dans un plat, la tête de Jean.» – Mais il est en prison, il porte des chaînes à cause de toi; tu peux te prévaloir de tes amours et t'exprimer de la sorte : J'ai triomphé du roi; car, bien que repris en public, il n'a pas rompu ni relâché les liens de sa passion, il n'a pas mis fin à notre commerce adultère, il a même chargé de fers celui qui avait osé le reprendre. – Quelle frénésie ! quelle rage ! Cet avertissement n'a donc pu suspendre le cours de tes désordres ? Il te faut une table de furies, tu prépares un repas pour de sanglants démons ! – Voyez-vous quel affreux néant, quelle étrange défaillance, quelle lâche perversité dans le vice ? Plus il exerce sa domination, plus il s'affaiblit !

Cette femme était moins agitée avant d'avoir précipité Jean dans une prison; c'est depuis qu'il est enchaîné qu'elle est hors d'elle-même, et qu'elle dit dans son impatience homicide : «Donnez-moi ici dans un plat la tête de Jean.» – Pourquoi ici ? – Je crains, répond-elle, que l'exécution ne m'échappe dans l'ombre, qu'on ne vienne arracher cet homme au danger. – Et pour quelle raison, au lieu de demander le corps entier, ne demandes-tu que la tête ? – C'est cette langue, source de tant d'ennuis, que je veux voir réduite au silence. – Le contraire aura lieu, tu le verras, malheureuse ! c'est après avoir été coupée qu'elle parlera d'une manière plus éclatante. En effet, elle ne retentissait alors que dans la Judée, elle retentit maintenant jusqu'aux derniers confins du monde : que vous entriez dans une église, chez les Maures, chez les Perses, dans les Îles Britanniques, partout vous entendrez Jean s'écrier : «Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de Philippe votre frère.» Mais cette femme incapable d'une sage pensée ne cesse de tourmenter et de pousser au meurtre un tyran déjà frappé de folie; elle craint qu'il ne revienne sur sa sentence. Cela nous apprend une fois de plus quelle est la puissance de la vertu. Le juste est emprisonné, enchaîné, réduit à garder le silence, et l'on ne peut pas le supporter. Quelle faiblesse donc, vous le voyez, et quelle dégradation dans le vice ! C'est une tête d'homme qu'il porte dans un plat, au lieu d'un mets ordinaire. Quoi de plus avili, de plus téméraire, de plus impudent que cette jeune fille ? Quelle parole a-t-elle prononcée sur ce théâtre diabolique, dans ce banquet de démons ! Vous apercevez ici une langue et une langue : l'une chargée de remèdes salutaires, l'autre distillant le poison et dressant une table à Satan ! Pourquoi le tyran ne fit-il pas trancher la tête dans le lieu même du festin, où le plaisir eût été plus grand ? Il avait peur que le juste, en paraissant, ne changeât tous les esprits par sa présence seule ou par la liberté de sa parole. C'est pour cela que la tête est demandée par une fille jalouse d'ériger le brillant trophée de la prostitution; et c'est le présent qu'elle fait à sa mère.

4. Voyez-vous comme la danse est récompensée ? voyez-vous les dépouilles ravies par une ruse satanique ? et je ne parle pas de la tête de Jean, je parle de l'homme subjugué. A bien examiner les choses, c'est contre le roi que le trophée sera dressé; la femme victorieuse est vaincue, celui dont la tête est tranchée reçoit la couronne, est proclamé vainqueur, et, même après sa mort, il ébranle plus que jamais les consciences coupables. Or, que ce ne soit pas ici de vaines paroles, Hérode lui-même vous l'attestera. En apprenant les merveilles opérées par le Christ, il disait : «Celui-là n'est autre que Jean; il est ressuscité d'entre les morts, et de là les prodiges dont il est l'instrument.» (Mt 14,2) C'est à ce point que persévéraient en lui les craintes et les angoisses dont il avait été saisi; nul ne pouvait l'affranchir des terreurs de la conscience : ce juge incorruptible était toujours là pesant sur son âme et lui demandant chaque jour compte du sang versé. Instruits de ces vérités, redoutons, non de souffrir le mal, mais de le faire; en cela consiste la victoire, en ceci la défaite. Voilà pourquoi Paul s'écriait : «Que ne souffrez-vous plutôt l'injustice ? Mais c'est vous qui faites du tort, qui commettez la fraude, et c'est envers des frères.» (I Cor 6,7-8) En souffrant le mal qu'on nous fait, nous recueillons des couronnes, des palmes et des acclamations immortelles. On le voit dans tous les saints. Puisque c'est ainsi qu'ils ont été couronnés et proclamés vainqueurs, marchons par la même route; demandons à Dieu de ne pas entrer en tentation; si la tentation survient néanmoins, luttons avec un courage inébranlable, montrons une virile ardeur; et nous obtiendrons de la sorte les biens à venir, par la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.